

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

LE MYOPE.

— Messieurs, se prit à dire aux examinateurs, le jeune conscrit de la classe de 1832, j'ai, sans que cela paraisse, la vue la plus chagrinante qui soit au monde, trouble et mauvaise au possible, et ce sera conséquemment une vive douleur pour moi, de rester inutile à la patrie que j'aime d'ailleurs comme on ne l'aime guère; parole d'honneur! Patrie! patrie! tu as mes amours! Mais vous devinez l'inconvénient qu'il y a, pour un officier par exemple, de commander le feu à de pauvres soldats privés de la vue. Il en résulte de grands malheurs, parce qu'ils tirent au petit bonheur. La myopie est héréditaire dans ma famille: de père en fils, à partir de Fontenoy, dans les grandes occasions où la pénurie d'hommes conseillait aux gouvernements de ne pas y regarder de si près, et de prendre la marchandise telle quelle est, mes ancêtres ont eu la main si malheureuse au coup de feu, qu'on devrait décidément exclure notre nom patronimique des fastes du champ de bataille. Nous n'avons jamais été funestes, depuis trois siècles et plus, qu'à l'état-major français: le général Dessaix est mort de la main de mon père. L'ennemi se fait un vrai plaisir de nous savoir dans les rangs opposés: prenez des informations en Europe: mais prenez-vous y bien, car l'ennemi va jusqu'à faire courir le

bruit que nous avons des yeux de chat et un regard de lynx. Les Prussiens, les Anglais, les Russes sont généralement des damnés farceurs, comme vous le savez, et la méfiance est de mise à leur égard! vous en ferez cependant ce que vous voudrez; j'ai dû vous avertir, et je m'en lave les mains.

— Oui-dà, reprit le chirurgien: en ce cas, et puisque vous voyez si mal, vous seriez, sous ce point de vue, une acquisition d'un haut prix. Et cela, si vous vouliez seulement vous engager comme déserteur émérite et transfuge éternel. On sert la patrie comme on peut: vous manifestez une si forte démangeaison à cet endroit, qu'il serait bon de vous y frotter. Qu'en pensez-vous?

— C'est immoral, objecta le jeune homme, et dangereux: l'honneur me le défend d'une part, et de l'autre le péril, car le péril est double: ainsi, mon identité constatée, on me passerait aux armes, je n'en fais pas de doute, pour que je n'y fasse passer personne: ou si j'échappais à la récognition, ce qui est chanceux, je pourrais bien ne pas échapper à la balle française qu'un conscrit, dont l'œil serait sain, me dirigerait dans la poitrine. Après la douleur de ne pas servir son pays, en connaissez-vous de plus grande que de se faire déboîter la rotule par un concitoyen?

— Je n'en connais pas, répondit le chirurgien : avez-vous été voir M. Williams ?

— Non... j'ignore... qu'est-ce que M. Williams ?

— Comment ? mais c'est le premier oculiste du monde !

— Vraiment ?

— Ne m'en croyez pas, mais écoutez : Il y avait un homme à qui sa femme venait d'arracher les yeux, dans un accès de tendresse exclusive : C'est une bagatelle qui arrive dans les meilleurs ménages. Le repentir est le fils de la colère : parce que la colère ne fait que des gaucheries. Comme elle s'aperçut, qu'à la suite de cet aveuglement, son mari ne faisait plus exception de visage, et poussait la pointe de ses infidélités amoureuses jusque dans l'immense bataillon des femmes laides, elle se ravisa ; et, à l'effet de réduire au moins le nombre de ses rivales aux plus jolies, notre jalouse alla trouver ce grand oculiste, qui, moyennant un peu de, je ne sais quoi, dont il l'enduisit, je ne sais comment, lui rendit en six semaine, la vue si miraculeusement bonne, qu'il aurait pu lire avec des lunettes comme vous et moi, car je ne puis lire aussi sans lunettes : sans cela je serais, par parenthèse, un Larrey, un Dupuytren, comme vous seriez un Epaminondas et un Achille. Quel numéro vous faut-il pour lire ?

— Le numéro 2.

— C'est cela même : c'est le mien. — Que voyez-vous dans ce livre à l'œil nu ?

— Un brouillard, des lignes noires et du papier gris.

— Pauvre jeune homme ! et avec mes lunettes ? Permettez que je vous les place moi-même.

— Oh ! maintenant, je lirais admirablement et avec plaisir ; c'est, par ma foi, *Notre-Dame de Paris*, par Victor Hugo ; et vous avez ouvert le livre, précisément au siège de la cathédrale, par les truands, de bien mauvais garçons, si je ne me trompe. Vous croyez donc que M. Williams...

Je crois qu'il s'y prendra tout autrement que dans l'occasion précitée pour vous guérir de la meilleure vue qui soit au monde, car j'ai commis la maladresse de vous donner celles de mes lunettes dont j'ai perdu les verres ce matin.

Les lunettes, qui faisaient voir si nettement le pauvre myope, n'avaient effectivement pas de verres.

Et les assistans s'écrièrent, d'un ton goguenard :

— Passez à la toise.

GYMNASE LYONNAIS.

L'AMI GRANDET,

Comédie-vaudeville en 3 actes.

Si nous revenons à *l'Ami Grandet*, ce n'est pas assurément que cet ouvrage soit remarquable sous aucun rapport ; mais les

jugemens formulés à cette occasion par les journaux de Paris, nous ont semblé empreints d'une telle exagération laudative, qu'il nous importe de repousser toute solidarité dans cette appréciation mensongère de l'œuvre de M. Ancelot. Notre tâche, d'ailleurs, ne sera ni longue ni difficile : l'analyse y suffira.

Une charmante coquette, M^{me} la duchesse de Langeais a vu se briser pour elle les liens d'un premier mariage. Les douleurs du grand monde dépassent rarement l'épiderme ; aussi n'est-il plus question de l'illustre défunt et, s'il lui prenait fantaisie de soulever le marbre de sa tombe armoriée, Dieu sait quelles belles découvertes seraient réservées à sa curiosité intempestive. Riche, belle et veuve, M^{me} de Langeais règne sur une cour nombreuse ; aussi, voyez combien d'aimables fous papillonnent autour d'elle ! S'agit-il de bal, dix mains se tendent aussitôt vers elle, briguant l'honneur de l'y conduire ; dix bouquets lui arrivent, bouquets emblématiques où la passion se traduit en caractères fleuris et parfumés. Mais parmi les adorateurs de la duchesse, il en est un qui ne procède point par les moyens ordinaires ; soldat parvenu, il a conservé toute la rudesse des camps. Il est venu, il a vu et aimé M^{me} de Langeais. Pauvre général ! le voilà donc à la merci des mille caprices d'une coquette ! Dieu et l'Ami Grandet lui soient en aide ! C'est un étrange personnage que cet ami Grandet, ex-chirurgien-major des armées impériales, deux passions se partagent sa vie désormais inactive, l'amitié qu'il a vouée au général Jumilly et la haine qu'il a jurée aux femmes depuis le jour où il se cassa la jambe gauche au service d'une baronne bavaroise. Il vient d'apprendre le prochain retour de son ami ; il sait qu'il revient plus amoureux que jamais et pour lui éviter les tourmens que lui réserve, sans doute, encore l'incorrigible coquette ; il va droit au but, se présente chez la duchesse, et sans plus de cérémonie que s'il s'agissait d'une vivandière récalcitrante, lui parle à peu près en ces termes : « Voulez-vous, ou non, épouser mon ami ? « Vous hésitez. eh bien ! moi, Grandet, je vous déclare la guerre. » Et l'effet a bientôt suivi la menace de l'impitoyable major. Ruse et violence, tels sont les moyens qu'il met en usage et avec autant de sécurité que si les ex-chirurgiens-majors de la grande armée ne relevaient pas de la police correctionnelle aussi bien que le dernier des goujats. Victime d'un infâme guet-à-pens, M^{me} de Langeais est apportée évanouie à l'hôtel du général. Elle se rendait au bal ; mais Grandet a séduit ses gens dont l'ivresse est devenue complice de cette odieuse action. En revenant à la vie, la duchesse s'indigne ; elle réclame le droit de s'éloigner en toute hâte ; mais prières et menaces tout est inutile ; tout vient échouer contre l'inflexibilité de Jumilly qui n'a pas craint d'accepter un rôle dans cette misérable comédie. M^{me} de Langeais ne sera rendue à la liberté qu'après avoir entendu les reproches du général ; elle ne quittera ce salon qu'après avoir subi l'humiliation nouvelle que lui prépare le vindicatif Grandet. Les portes se rouvrent enfin. Mais quel sera le dénouement de tout ceci ? Que fera cette pauvre duchesse ainsi haffouée, insultée, violentée ? Une femme ordinaire se vengerait peut-être ; mais ce n'est point ainsi que l'on procède dans le monde de M. Ancelot. Jumilly, amoureux et suppliant, n'obtenait que des mépris : il lui a suffi d'une mauvaise action pour se faire adorer. Grandet est rappelé, flatté, cajolé. Toujours en garde contre les ruses féminines, il hésite d'abord à se charger du rôle de conciliateur ; mais la duchesse est si persuasive, il y a tant de repentir dans ses paroles qu'il

consent enfin à ramener le général à ses pieds. Jumilly ne comptait guères sans doute sur un pareil dénouement ; cependant il se résigne et pardonne. S'il prend à M^{me} la générale des retours de coquetterie, l'ami Grandet n'est-il pas toujours là ?

Telle est la pièce de M. Ancelot, avions-nous tort de dire que l'analyse suffirait et au-delà à l'appréciation des mérites de l'ami Grandet ?

CARL.

L'Arbre de Belzebuth a trouvé d'heureux interprètes dans M^{lles} Angélica et Elisa Guillermain. Les danses ont paru généralement bien réglées et les deux pas du second acte ont été justement applaudis. M. Martin s'est fait distinguer par sa gracieuse légèreté et M. Charrière par son comique. Le ballet de M. Léon n'a rien de bien neuf dans son action, mais s'il plaît aux machinistes, il marchera mieux à la seconde représentation. Nous devons dans l'intérêt de notre peintre-décorateur, M. Savette, le disculper d'avoir prêté son pinceau au décor de *L'Arbre Infernal* et le rendre tout entier à son auteur. A chacun ses œuvres !

Nevers a eu son menuisier poète, Rouen possède son teinturier, Nîmes son boulanger ; voici Lyon avec son perruquier, doué de l'influence secrète. Lisez plutôt cette romance, sur l'air de *la Folle*, inspirée par les regrets et la douleur d'un époux.

Air de la Folle.

Quelle est cette romance et quelle est donc cet air ?...

Quelle est cette romance et quelle est donc cet air ?

Ah ! oui, je m'en souviens ; cet air si plein de charmes,

D'accord avec mes sens, a fait couler mes larmes ;

Il me rappelle, hélas ! une épouse chérie ;

Celle dont les vertus embellissaient ma vie !

Elle était mon seul bien, elle était mon bonheur ;

Car elle possédait grâces, beauté, candeur.

Nos cœurs étaient épris d'une commune flamme.

O désespoir affreux ! quel vide est en mon âme !...

Tu n'es plus !... ô mon Dieu !!! Moi, je ne puis mourir.

Mon bien, c'est mon époux, mon amour est le tien.

Que ces mots sont charmans !... quel est cet entretien ?...

Ah ! oui, je m'en souviens ; le lever de l'aurore

M'annonça d'un beau jour, l'astre brillant de Flore.

Nos bras s'entrelaçaient, sa voix enchanteresse

M'exprimait son amour et toute sa tendresse :

Nos deux cœurs palpitaient de bonheur, de plaisir :

Ensemble, disions-nous, si nous pouvions mourir ;

Mais seul en mon réduit, je pleure mon amie !!!

A la fleur de ses ans elle a franchi la vie :

Je gémis... je languis... et je ne puis mourir.

Dis-lui si tu le vois, qu'il est là... Dans mon cœur

Ces accens me font mal... quel est donc ce malheur !

Ah ! oui, je me souviens que sa bouche adorée,

Transmit ces derniers mots à sa sœur bien-aimée.

Bientôt d'affreux tourmens, une horrible agonie,

(Orages précurseurs d'une toute autre vie.)

Affaiblirent ses sens, et ses regards mourans

Se semblèrent me chercher dans ces derniers instans.

Elle était loin de moi, et sa voix fut glacée.

Je ne la revis plus... plus que dans ma pensée...

Les sanglots... m'étouffaient... et je ne pus mourir.

L'ANCIEN BOURBONNAIS,

PAR ACHILLE ALLIA.

Ce grand ouvrage a dépassé le tiers des livraisons annoncées ; encore quelques mois il sera terminé, et comme Horace, M. Desrosiers et M. Achille Allier pourront s'écrier : *exegi monumentum*, j'ai élevé un monument. De toutes les protestations en faveur de l'émancipation intellectuelle de nos départemens, voilà la plus éloquente, celle qui rencontrera le moins des contradicteurs.

Paris lui-même a rendu une éclatante justice à cette œuvre de conscience et de talent, Paris lui-même a battu des mains en présence de cette œuvre qui prouve que le monopole de l'art et de la littérature ne peut pas, ne doit pas être exercé par une seule ville au détriment de toutes les autres.

Nous venons de recevoir les huitième et neuvième livraisons de *L'Ancien Bourbonnais*. Avant d'analyser le mérite du texte, la beauté des planches, le fini de l'exécution, nous éprouvons le besoin de manifester nos sentimens, de payer à l'écrivain, à l'éditeur, aux artistes qui les secondent, un large tribut d'éloge.

C'est bien le moins que quelques voix amies s'élèvent au milieu de notre prosaïque époque, c'est bien le moins que quelques suffrages sympathiques dédomagent de tant d'efforts, de travaux, de sacrifices. Sultan dédaigneux, notre public accueille avec une indifférence somnolente la plupart des productions qui lui sont prodiguées pour remplir ses heures d'ennui, pour satisfaire à ce besoin d'émotions qui travaillent les sociétés civilisées. Mais à l'égard de *L'Ancien Bourbonnais*, l'indifférence des provinces n'est un crime de lèse-nationalité. Il y va de notre honneur, il y va de notre avenir. L'art est-il possible dans les départemens, hors de l'enceinte de Paris, ou non ? Est-il pas ?

Hâtons-nous de répondre affirmativement à la première question. Prouvons que si les artistes nous ont manqué, c'est leur faute, et non celle du public. Quoi ! ces Provinces qui ont fourni à la tribune parlementaire des Mirabeau, des Cazalès, des Maury, des Barnave, des Vergnaud, et dans des temps plus rappro-

chés, des Foy, des Manuel, des Serre, des Lamarque, des Casimir-Perrier; ces provinces françaises qui ont donné au monde littéraire Châteaubriand, à la poésie Lamartine et Victor-Hugo, à la sculpture David, à l'histoire Thierry, Michelet, et tant d'autres illustrations qui rayonnent dans tous les sentiers du génie, ces provinces françaises ne s'associeraient pas à une entreprise qui tend à les affranchir de l'injuste réprobation sous laquelle leur front a été si long-temps coubé!

UN MOT

Sur les Fabriques étrangères de Soierie,

PAR M. A.-D.

Pour les lecteurs de notre feuille, légère comme son nom, cela pourra paraître une chose bien sérieuse, bien maussade peut-être, que l'annonce d'un livre sur le développement de l'industrie des fabriques étrangères de soieries et leur situation comparés aux fariques de notre ville; notre *Papillon* en effet voltige de préférence sur les fleurs brillantes qui, hélas! ne vivent qu'un jour. Nous voudrions cependant lui apprendre à se nourrir quelquefois d'un miel, sinon plus suave, plus parfumé, du moins plus savoureux, plus substantiel; et voilà que, saisissant l'occasion, nous venons mentionner un ouvrage remarquable que M. A.-D. vient de livrer à la publicité.

Si l'on s'en rapporte à la modestie de l'auteur, négociant distingué de notre ville, c'est tout simplement un *Mot* à propos de cette exploitation qui, si vous vous en rappelez, nous a appris dernièrement que nous ne sommes pas les seuls qui sachions teindre en couleurs éclatantes ou tisser en étoffes moelleuses le précieux fil de soie; mais ce *Mot* nous a dit de si bonnes et de si belles choses, il nous a révélé tant de vérités que nous ignorions, il nous a prodigué tant de matériaux nécessaires au commerçant et à l'économiste que dans notre gratitude nous ne pouvons nous empêcher de remercier l'auteur au nom du public lyonnais, qui, de près ou de loin, se trouve on ne peut plus intéressé dans une question qu'il a traitée aussi consciencieusement.

L'ouvrage de M. A.-D. est indispensable à tout industriel, car à côté des documens les plus précieux, il trouvera les observations les plus utiles, les conseils les plus sages, et il ne tiendra qu'à lui d'en faire un usage fructueux.

Ajoutez à tout cela un mérite de plus: c'est que le produit de la vente de cet ouvrage contribuera à élever un monument à la statue de notre célèbre et modeste Jacquard.

M. D.

VÉRITABLES PASTILLES DE VICHY,

DITES

PASTILLES ALCALINES DE D'ARCET,

Préparées à Vichy même, d'après les conseils de M. d'Arcet, et par les soins de M. Ancelin, pharmacien.

Elles excitent l'appétit, préparent les voies digestives à recevoir les alimens, neutralisent les aigreurs, dont les mauvaises digestions sont accompagnées, et sous ce rapport elles aident puissamment l'estomac et le mettent en état de remplir facilement ses fonctions.

Les plus célèbres médecins en recommandent l'usage à toutes les personnes qui, sans être malades, sentent cependant leur estomac pendant la digestion; car, sentir son estomac, c'est mal digérer. Les journaux de médecine les plus justement renommés en font l'éloge; tels sont entr'autres la *REVUE MÉDICALE*, tome 23, page 300. On lit aussi ce qui suit dans le *JOURNAL DE PHARMACIE ET DES SCIENCES ACCESSOIRES*, tome 12, page 126:

L'expérience a prouvé qu'on rétablissait facilement une mauvaise digestion par l'emploi des Pastilles de Vichy, et que leur usage journalier pouvait non-seulement faciliter les digestions pénibles, mais même prévenir ce mal en permettant à l'estomac de recevoir des alimens dont le choix ou la quantité aurait pu, sans ce secours, en troubler les fonctions. L'action produite par les Pastilles de Vichy est tellement prompte, qu'elle paraît être purement chimique.

Ces Pastilles sont aromatisées à la menthe, à la fleur d'orange, au citron, à l'anis, à la rose, au baume de tolu, à la vanille. Il y en a aussi sans aromate.

PRIX: LA BOITE, 2 FR.; LA DEMI-BOITE, 1 FR.

Un dépôt est établi à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont, 24.



PAR BREVET D'INVENTION.

Pâte pectorale

DE REGNAULD AÎNÉ, PHARMACIEN, A PARIS.

La Gazette de santé signale, dans son n° 36, les propriétés de cette pâte pour guérir les rhumes, coqueluches, l'asthme, les catarrhes, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Le seul dépôt, à Lyon, est chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont n° 24.

RHUMES, TOUX, CATARRHES.

Nous rappelons aux enrhumés que M. Guichard, pharmacien, place des Cordeliers n° 22, à Lyon, vient de recevoir une provision nouvelle de l'excellent *Pâte de Lichen*, composée par Renard, pharmacien, rue Vivienne n° 19, à Paris.

CORSETS — NOUVEAU MODÈLE.

M^{me} Madolski-Morel, ci-devant rue St-Côme n° 7, au 1^{er}, a transporté son atelier, rue Lanterne n° 11, au 3^{me}. Cette dame qui a apporté de Paris les modèles les plus nouveaux, se recommande à nos lectrices par le bon goût qui préside à la confection de ses corsets.